

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 19 (1881)
Heft: 51

Artikel: Mademoiselle Colibri : [suite]
Autor: Tesson, Francis
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-186636>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 31.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

que faillâi modâ, et le fe onna lanchâ, que mon pourro mâidzo arrevâ la tэта la premiere dein lo bosson d'épenès, et que lâi sarâi restâ on ne sâ pas tant qu'à quand, se dâi brâvo pâysans que passâvont ne l'aviont pas vu et ne l'aviont pas saillâi, kâ lâi étâi tant bin einfatâ que ne poivè pas frou solet.

Cllia dè cé mâidzo fâ repeinsâ âi grantès rihuvès que sè fasont pè Vevâi su la pliace dâo martsî. Quand l'est que fasont la petita guerra et que faillâi terî, lo colonet recoumandâvè adé d'atteindrè lo coumandémeint; mâ y'avâi permi lè sordâ 'na beinda dè lulus, dâi tot minço, que ne demandâvont pas mî que d'eimbétâ cé pourro colonet, et que sè baillivont lo mot po lo fèrè mettrè ein colére. Assebin quand dévessont tserdzi lé pétâirus, ye tracivè su la pliace ein crieint: Surtout ne tirez pas avant le commandement de *feu!* Ma fâi à cé mot dè *feu!* vouaïque 'na demi-dozana dè clliaò bons fonds que pétarâvont dza tot espret, que lo colonet furieux lâo tracivè contrè âo galop ein boeileint: Qui est-ce qui a fait *feu?* A cé sécond mot dè *feu,* 'na quieinjanna d'autro terivont lo gatollion et rrrâo! rrrâo! rrrâo! su tota la ligne on oiessâi dâi débordenâères, se bin que cé pourro diablo dè colonet étâi d'obedzi dè criâ tot dè bon *feu!* po fèrè botsi cé comerce.

2 Mademoiselle Colibri.

— Après tout, dit-il en s'efforçant de sourire pour la rassurer, je m'abuse peut-être sur ma position; il est possible qu'un air plus chaud, qu'un soleil plus généreux exercent sur moi une influence salutaire. On a vu s'accomplir des miracles moins surprenants.

— Oh! oui, vous vivrez, s'écria la jeune fille, qui joignit les mains et leva les yeux au ciel.

— Quoi qu'il arrive, je veux tout prévoir; et avant de quitter Paris, mes dispositions seront prises, pour qu'en cas de malheur ton avenir soit assuré.

— Songeons à vous guérir d'abord, mon père, songeons à vous sauver.

L'oiselier hocha la tête.

— Ecoute-moi bien, Virginie, fit-il; prête-moi toute ton attention. Ce que j'ai à te dire est grave.

Elle se rapprocha.

Il prit les mains de la jeune fille dans ses mains amalgames.

— T'es-tu jamais demandé, lui dit-il, qui j'étais, quel et le nom de ma famille?

— Ne vous appelez-vous pas M. Pamphile?

— Non.

— En vérité? demanda-t-elle.

— C'est un nom supposé, que j'ai pris pour cacher le mien. Il y a là toute une histoire que je vais te dire en peu de mots. J'appartiens à la noblesse: la ruine et le malheur se sont abattus sur notre maison; j'ai dû travailler pour vivre, et plutôt que de livrer à la risée le nom sans tache de mes ancêtres, j'ai caché ma misère sous une appellation obscure. Oh! reprit-il avec un sourire amer, il eût été difficile de reconnaître dans M. Pamphile, l'obscur oiselier du quai de la Mégisserie, l'élégant Armand de Montgradon d'autrefois.

— De Montgradon, murmura M^{lle} Colibri en cherchant à rappeler ses souvenirs; ce nom m'est connu; je l'ai déjà entendu prononcer devant moi.

— Aux Antilles, quand tu étais toute petite.

— Je suis donc née aux Antilles?

— Oui, ma chère Virginie, et l'heure est venue de te révéler enfin le secret de ta naissance.

— Parlez! oh! parlez!

— Ce nom de Montgradon t'appartient également: mon pauvre frère, ton père, Virginie, l'aurait porté haut et fier, si la mort n'était pas venue briser sa carrière.

— Mon père est mort...

— En brave, pour sa patrie, au milieu d'un combat naval; tu n'avais que deux ans à cette époque.

— Et ma mère? s'écria-t-elle? Vous ne m'avez jamais parlé de ma mère: est-elle morte? vit-elle encore? O mon bon oncle, mon second père, ne me laissez pas plus longtemps dans l'incertitude à son égard.

M. Pamphile se recueillit quelques instants.

— Ce qu'est devenue ta mère, dit-il enfin, Dieu seul le sait. Elle accompagnait mon frère, elle était à ses côtés le jour fatal où un boulet ennemi l'a frappé. Le vaisseau que commandait M. de Montgradon, privé de son capitaine, est tombé au pouvoir des Anglais: une partie de l'équipage s'est fait tuer sur le pont plutôt que de se rendre; quelques blessés qui survivaient à la défaite ont seuls été faits prisonniers. Voilà tout ce que j'ai pu apprendre. La femme du capitaine de Montgradon, ta mère, mon enfant, a-t-elle sur vécu à ce désastre? Je n'en ai aucune preuve. De sa mort non plus je n'ai de preuve aucune. J'ai cherché vainement à connaître son sort; j'ai espéré longtemps, malgré l'absence, j'espère encore. Quelque chose me dit là que ta mère vit et que tu la reverras.

— Que Dieu vous entende! soupira M^{lle} Colibri.

— Les malheurs vont par troupe comme les corbeaux, reprit l'oiselier. Tandis que mon frère expirait, tandis que ta mère disparaissait dans la tourmente, l'incendie détruisait mes propriétés et les tiennes; tu n'avais que deux ans; ta jeunesse avait décidé M^{me} de Montgradon à se séparer de toi momentanément et à te laisser aux Antilles sous ma tutelle... L'incendie nous prit tout. A peine me fut-il donné de retirer quelques mille livres de la vente de mes champs dévastés. Nanti de cette somme, j'abandonnai un pays où il m'eût été par trop cruel de vivre dans la pauvreté après avoir connu des jours meilleurs; je vins en France, je t'amenai à Paris, et là, après quelques démarches inutiles pour obtenir un bénéfice, une pension, un secours quelconque en ta faveur, je me décidai à quitter mon nom, à cacher mon origine, à me faire marchand d'oiseaux. Cette boutique était à vendre, je l'achetai avec le peu de ressources qui me restaient et... tu sais le reste.

Une toux violente et prolongée interrompit le narrateur.

— Malheureusement, reprit-il après quelques instants de repos, l'air de Paris est trop froid; il fallait à mon tempérament l'ardent soleil des Antilles. Aujourd'hui que je puis me donner le luxe d'un climat plus tempéré, je crains bien qu'il ne soit trop tard.

— Oh! je vous entourerai de tant de soins, je prierai tant le ciel, qu'il faudra bien que Dieu vous conserve à ma tendresse.

— Chère fille! murmura l'oiselier avec un sourire plein de larmes, s'il suffisait des pleurs d'un ange pour me guérir, je serais sûr d'atteindre l'âge d'un patriarche.

Ainsi que l'avait pressenti M. Pamphile, le remède suprême indiqué par le médecin, le changement de climat, venait trop tard.

Le pauvre oiselier n'eût pas même le loisir d'expérimenter si le soleil du Midi pouvait avoir quelque influence sur une constitution débilitée par la souffrance, les privations, les déceptions de la vie.

La maladie fit de tels progrès que toute tentative de quitter Paris devint inutile.

Quelques jours après la conversation que nous venons de rapporter, M. Pamphile dut renoncer à donner lui-même à ses pensionnaires aillés les soins accoutumés.

Il garda la chambre. Étendu sur une chaise longue,

près de la croisée, il pouvait encore se réchauffer aux premiers rayons du printemps. Mais bientôt cette dernière consolation lui fut ravie. Il prit le lit pour ne le plus quitter.

A chaque visite, le front du médecin se rembrunissait. Un jour, il hocha la tête d'une manière sinistre, et prenant la main de M. Pamphile :

— Mon ami, lui dit-il d'une voix émue, vous êtes un homme de cœur et de courage; je crois donc inutile de feindre avec vous et je vais vous parler en toute franchise; le voulez-vous ?

L'oiselier fit un signe d'assentiment.

— Je n'ai que peu de mots à dire, reprit le médecin, mais ils sont décisifs.

— Je vous écoute.

— Il faut, sans tarder plus, que vous songiez sérieusement à l'avenir de cette chère enfant, de cette gentille Colibri qui bientôt, hélas ! peut avoir à lutter seule contre les difficultés de l'existence.

— Merci, docteur, de m'avoir fait comprendre que ma fin est proche; vous êtes un véritable ami.

M. Pamphile se recueillit quelques instants, puis il dit à la garde qui le veillait :

— Faites entrer Virginie.

(A suivre.)

Choses et autres.

Il y a eu en tout temps et il y aura toujours des hommes fortement attachés aux biens de ce monde, mais il serait difficile d'en rencontrer un plus bel échantillon que l'exemple suivant. — Un bon gros riche propriétaire, parvenu au terme de sa carrière, se décide enfin à appeler son notaire pour lui dicter ses dernières volontés. Le vieillard n'avait pas d'enfants, mais en revanche il possédait force créances, des prés, des champs, des vignes, voire même maison en ville et maison à la campagne. Après une longue distribution de tous ces biens à des neveux, des nièces, des cousins et des amis, le notaire s'aperçut qu'il n'avait pas été fait mention de la charmante maison de campagne que chacun enviait et admirait. Il en fit la remarque au vieillard, en lui demandant auquel de ses héritiers il la destinait... Le bonhomme qui avait déjà oublié qu'il se trouvait en face de la mort, lui répondit naïvement : *Oh ! pour celle-là, je la garde !*

Vieille histoire, mais toujours bonne :

Un grenadier qui se vantait de n'être pas susceptible de frayeur, paria avec son hôte qu'il irait à minuit donner de la bouillie à un pendu qui venait d'être exposé à des fourches patibulaires.

La gageure faite, un peu de temps avant l'heure indiquée, l'hôte détache le pendu et se met à sa place, ayant quelque chose qui lui soutenait les pieds.

Le grenadier arrive avec une cuiller pleine de bouillie, plante une échelle, monte au gibet et fait usage de la bouillie.

Le faux pendu commence par pousser un grand soupir et dit ensuite au grenadier :

— Camarade, ta bouillie est bien chaude.

— Parbleu, répondit le grenadier, si elle est trop chaude tu n'as qu'à souffler.

Son pari, il faut en convenir, était bien gagné.

Les journaux des Etats-Unis signalent l'arrivée à Jefferson-City, dans le Missouri, d'un émigrant comme on n'en rencontre pas souvent.

C'est un enfant de 8 1/2 ans que son père a expédié, tout seul, de Brême, en Allemagne, sur un paquebot pour New-York. De là, suivant les instructions qu'il avait reçues, cet enfant s'est dirigé sur Baltimore pour y prendre le train à destination de Jefferson-City, où il a été reçu par un oncle et une tante qui se proposent de l'adopter, étant sans enfants.

Par le temps d'antisémitisme qui court, les renseignements suivants ne manquent pas d'intérêt. M. le professeur Brunialti, des archives statistiques de Rome, estime à 6,568,000 âmes la population israélite répandue sur tout le globe. Sur ce nombre, il s'en trouve 5,500,000 en Europe, 240,000 en Asie, 500,000 en Afrique, 308,000 en Amérique, et 20,000 en Australie. Le pays de l'Europe où l'on trouve le plus de Juifs, relativement à la population, c'est la Roumanie, où ils sont dans la proportion du 7,44 pour cent habitants; puis vient la Russie avec 3,57 pour cent habitants. En Allemagne, la proportion est encore de 1,22; en Angleterre, elle n'est plus que de 0,20 et en Portugal, de 0,04.

D'après un travail présenté à l'Académie de médecine de Paris, 189,000 médecins s'occupent de la santé de leurs semblables sur les cinq continents. Les Etats-Unis en comptent 65,000; l'Angleterre et ses colonies 35,000; l'Allemagne et l'Autriche 32,000; la France 26,000; l'Italie 10,000; l'Espagne 5000, etc.

Un Anglais voyageant en Suisse, se faisait conduire en bateau de Neuchâtel à Estavayer. Au départ, voyant que l'eau était agitée, il dit au batelier : « Mon ami, vous est-il jamais arrivé de perdre, par quelque accident, des personnes pendant la traversée ? »

— Jamais, Monsieur; un étranger y est tombé la semaine dernière, et nous l'avons retrouvé le lendemain.

La livraison de décembre de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE ET REVUE SUISSE contient les articles suivants : Louis-Napoléon sous le gouvernement de juillet, d'après un livre récent, par M. Aug. Glardon. — L'Australie, par M. V. de Floriant. (Seconde et dernière partie.) — La rose anonyme. Nouvelle, par M. Joseph Noël. (Troisième et dernière partie.) — La Belgique contemporaine. Gand, par M. Edouard Tallchet. (Troisième et dernière partie.) — La ville enchantée : Voyage au lac Tanganika. Nouvelle par M. Prévost-Duclos. (Cinquième et dernière partie.) — Chroniques parisiennes, italienne et anglaise. — Bulletin littéraire et bibliographique. — Bureau chez Georges Bridel, place de la Louve, à Lausanne.

THÉÂTRE. — *Dimanche, 18 Décembre.* Première représentation de : **Les pauvres de Paris**, drame en 5 actes, précédé de **Mam'zell' Rose**, vaudeville en 1 acte. — Rideau à 7 heures.

L. MONNET

IMPRIMERIE HOWARD GUILLOUD & C^{ie}